1) FABRE, P

2) DENMAN, T.

3) AUGIER DU FOT, A.A.

AVIS AUX FEMMES EN COUCHE.

Pour éviter les ravages du Lait, & pour recouvrer une prompte ſanté.

On joint à cet ouvrage une méthode de pratiquer l'Inoculation de la petite Vérole.

Par Monſieur FABRE, *Maître en Chirurgie.*



A AVIGNON,

Chez JOSEPH-SIMON TOURNEL, Imprimeur-Libraire place S. Didier.

M. DCC. LXXIII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



AVIS
AUX
FEMMES EN COUCHE.

Sur l'inconvénient de faire passer le Lait par résolution aux Femmes nouvellement accouchées, & sur l'erreur où l'on est, qu'il prend constamment son issue par la Matrice.

LORSQU'ON est dans le cas de faire passer le Lait à une Femme nouvellement accouchée, il faut d'abord considérer son tempérament & les circonstances qui accompagnent l'Accouchement : car, il est des Femmes qui sont obligées indispensablement de nourrir leurs

enfans, & il en eſt d'autres, qui, affligées de les avoir perdus, ou enfin de ne pouvoir leur rendre ce ſervice, ſont comme forcées de les abandonner. Dans cette occurrence la nature fournit un moyen ſûr & efficace pour prévenir tous les déſordres qu'un Lait répercuté peut cauſer.

Ce moyen eſt celui qu'on emploie ordinairement pour ſévrer l'Enfant, on évite alors que le Lait, une fois ſéparé dans les mammelles ne rentre dans le ſang.

C'eſt un uſage meurtrier, & entiérement oppoſé aux Loix de la nature, parmi les Femmes de tout état, de ne pas nourrir leurs Enfans; ſi elles voyoient où cela les conduit, & ſi elles s'en formoient un tableau, je ſuis sûr, qu'elles ne penſeroient plus de même; mais ſans aucune raiſon, que celle de ſe ſouſtraire aux devoirs de Mere, elles aiment mieux s'expoſer à perdre la vie, que de ſacrifier quelques momens de

repos pour allaiter leurs Enfans.

Qu'une Mere faſſe attention, que c'eſt par les mammelles que la nature s'ouvre une voie pour la décharger de l'abondance d'humeurs qui lui étoient néceſſaires pendant la groſſeſſe, qu'après l'Accouchement la matrice en reçoit beaucoup moins, que les mammelles en reçoivent plus, & alors les Vaiſſeaux laiteux, donnent paſſage à l'humeur qui leur eſt deſtinée.

Si dans cette occaſion l'Humeur laiteuſe eſt répercutée, la nature eſt occupée une ſeconde fois à s'en débarraſſer, ſouvent elle ſe pratique une iſſue avantageuſe, & ſouvent auſſi elle rencontre des obſtacles qu'elle ne peut ſurmonter; or, une Femme raiſonnable ne devroit point s'expoſer à tant de viciſſitudes; c'eſt vouloir dévancer le temps de la ruine de ſon individu, anéantir la ſanté, dont elle eſt aſſurée en nourriſſant, & prendre une route toute contraire à celle

qui convient à la bonne conſtitution de l'Enfant.

Avant d'entrer en matiere, il eſt à propos de mettre ſous les yeux, la marche que ſuit la nature dans une Femme nouvellement accouchée, pour fournir du lait à ſon Enfant, au temps qu'il faut.

Par une ſuite du détachement du Placenta, les mammelles flétriſſent au moment de l'Accouchement, le ſang ſort par le vagin en plus ou moins grande quantité, ſelon que la matrice revient ſur elle-même plus ou moins vîte, & cette perte diminue à meſure que les Vaiſſeaux utérins s'affaiſſent : pour l'ordinaire elle dure environ vingt-quatre heures après l'Accouchement & quelquefois plus.

Lorſque cette perte ſanguine commence à diminuer, les mammelles commencent à enfler, les Vaiſſeaux ſecrétoires s'ouvrent & les excrétoires donnent paſſage au Lait qui s'y ſépare.

On voit par-là, que la perte ſan-

guine, qui ſuccéde à l'Accouchement, ceſſe à meſure que les mammelles s'enflent, & que celles-ci ne ſouffrent de variations avant & après l'Accouchement, que relativement au méchaniſme de la matrice: Cela poſé, paſſons à l'examen des mammelles.

On ſait, que l'uſage des mammelles eſt de ſéparer le Lait, que plus elles reçoivent de ſang, & plus la ſecrétion doit en être abondante, que le mammelon eſt un compoſé de Vaiſſeaux excrétoires, que l'Enfant agit ſur lui dans la preſſion qu'il fait en ſuccant en façon de pompe aſpirante: on ſait auſſi que le premier Lait qui en eſt tiré, eſt un ſoulagement & même une cauſe de maladie enlevée à la Femme, & un remede pour l'Enfant; c'eſt auſſi ſur ces objets que va rouler ma diſſertation puiſque c'eſt de-là préciſement, que vient la cauſe d'une infinité de maux.

Peu de temps après que la Fem-

me a accouché, les mammelles, avons-nous dit, grossissent plus ou moins, le Lait commence à s'y séparer, les mammelles parvenues à leur dernier période de gonflement, il s'y fait des engorgemens & ces engorgemens sont en partie sanguins, en partie limphatiques, & en partie laiteux, & leurs effets ne sont à craindre que selon la terminaison qu'ils prennent.

Si l'attraction du Lait est faite imparfaitement, que les Vaisseaux gorgés aient conservés leur intégrité, qu'ils agissent encore sur les liquides qu'ils contiennent, & qu'il n'y ait aucun obstacle au retour de ces liquides, ils rentrent dans la voie de la circulation, c'est-à-dire, que les racines veineuses versent le sang, & la lymphe qui étoit en Stagnation, dans les thorachiques, & ces veines dans les souclavieres, pour de-là enfiler la route du Cœur.

Dans ces circonstances le volume du sang est augmenté, la distri-

bution qui s'en fait, eſt en proportion de ſa maſſe, & s'il ſe trouve quelque partie diſpoſée à s'engorger, où enfin quelqu'une où la circulation ſe faſſe d'une maniere irréguliere, il en réſultera des maladies d'autant plus à craindre que ces parties ſeront plus ſuſceptibles de dérangement.

Le cerveau eſt un des viſceres où les Vaiſſeaux ſont les plus délicats, & où il paroît y en avoir un plus grand nombre, par rapport à ſon volume, c'eſt-à-dire, celui où les embarras doivent ſe faire plus facilement. Les maux de tête, dont les Femmes ſont affligées dans les ſuites de couches, en ſont une preuve.

Immédiatement après l'Accouchement les vaiſſeaux hypogaſtriques & iliaques ceſſent d'être comprimés, le mouvement circulatoire des liquides s'y rétablit, il en eſt verſé davantage dans la maſſe du ſang, en conſéquence les mammelles s'engorgent, c'eſt l'ordre de la

nature, le plus ſouvent l'affluance d'humeurs, qui arrive après les compreſſions, eſt une reſſource que la nature emploie pour en fournir la quantité qu'il faut à la ſecrétion du Lait, de même que la pléthôre ſubite qu'il occaſionne, peut-être une cauſe de maladie.

Ainſi lorſqu'une Femme ne nourrit pas, la ſecrétion du Lait eſt en proportion de celle qui ſe fait lorſqu'elle nourrit; cela étant, ſi les Vaiſſeaux de la mammelle ſont bien organiſés, l'humeur excrémenticielle s'échappe en partie par le mammelon, & eſt répompée en partie par les racines veineuſes pour de-là être verſée dans de plus gros Vaiſſeaux. Le ſang veineux ayant été ralenti dans ſon cours reprend ſon mouvement progreſſif, & les mammelles l'état de ſoupleſſe qui leur eſt naturel; mais l'attraction ne ſe faiſant point, les Vaiſſeaux excrétoires, qui entrent dans la compoſition du mammelon, ne

fourniſſent du Lait que par régorgement, & la plus grande partie de cette liqueur étant obligée de rentrer dans le torrent de la circulation, devient une cauſe éloignée de maladie : mais, ce qu'il y a de remarquable, eſt que le Lait qui rentre dans le ſang, ne ſe mêle point exactement avec lui ; parce qu'il y paſſe ſans avoir ſouffert le travail de la digeſtion.

Les engorgemens laiteux arrivent plus facilement aux mammelles qu'aux autres parties, non-ſeulement, parce que leur tiſſu eſt molaſſe ; mais parce que le Lait s'y ſépare & y ſéjourne plus ou moins long-temps. Si leurs poroſités ſouffrent quelque conſtriction, les humeurs deſtinées à paſſer par cette voie, formeront des engorgemens & des crévaſſes, qui occaſiennent des dépôts quelquefois très-conſidérables.

La ſecrétion du Lait eſt un travail de la nature, qui s'annonce par une fiévre plus ou moins forte.

Nous renvoyons aux traités d'Accouchemens pour y acquérir les connoiſſances qu'elle exige, notre but eſt ſeulement d'en prévenir les inconvéniens.

Nous avons dit que quand le Lait repaſſoit dans le ſang, il en augmentoit le volume, que les parties les plus diſpoſées à le recevoir, étoient celles qui s'engorgeoient le plus facilement : or la matrice déjà malade & le cerveau, ſont ſans contredit les viſceres qui ſont les plus ſuſceptibles d'engorgement, & dans leſquels les maladies qui en résultent, ſe manifeſtent par les ſymptomes les moins équivoques : en effet, nous voyons dans la pratique, que dans la fiévre de Lait, lorſque la preſſion de la mammelle n'a pas ſuccédé, cette humeur repaſſe preſque toute dans le ſang, que la Femme a auſſi-tôt la matrice ou la tête priſe, que l'action de ces viſceres eſt changée, & que ſes fonctions ſont troublées.

Les

Les autres parties du corps ſont également ſuſceptibles de dépôts laiteux ; mais les poumons, le foie, le tiſſu graiſſeux, qui avoiſine la matrice & généralement tous les viſceres du bas ventre y ſont les plus expoſés. La pratique en fournit tous les jours des exemples auxquels on ne s'attend pas, & auxquels bien ſouvent, on ne fait point aſſez d'attention ; il eſt donc eſſentiel de ne pas perdre de vue dans une Femme nouvellement accouchée, les fonctions de la matrice & des mammelles, & la relation qui ſe trouve entre ces deux parties.

Pour prévenir les funeſtes effets du Lait, la nature nous indique un moyen fort ſimple, c'eſt d'éviter non-ſeulement, la rétroceſſion du premier Lait, mais encore de celui qui y ſuccéde ; à cette fin, il faut en aider la ſortie par l'attraction ; puiſque par elle, on évite tous les maux qu'on a à combattre dans cette occaſion.

Pour remplir cette indication, on donnera à têter toutes les fois que le gonflement des mammelles l'exigera, & on obſervera autant qu'il ſera poſſible, que les diſtances ſoient toujours plus éloignées. On faira obſerver une diete convenable, on uſera de lavemens & de boiſſons diurétiques; c'eſt le moyen le plus ſûr de diſſiper le Lait, & d'écarter tous les accidens.

Je ne prétend pas pour cela, qu'une mere s'aſſujettiſſe ſervilement, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, à allaiter ſon Enfant, mais je voudrois qu'elle prit des moyens ſûrs, lorſqu'elle ne nourrit pas, pour ſe garantir des ſuites fâcheuſes que peut cauſer un Lait répercuté.

C'eſt ſans fondement que le ſexe voudroit nous perſuader, que le moyen de conſerver la fraîcheur de leur teint, étoit celui de ne pas nourrir, puiſque l'expérience & la raiſon nous démontrent qu'il a

cet avantage en nourriſſant.

Pour être convaincu de cette vérité, on n'a qu'à obſerver qu'une Femme dans l'état de groſſeſſe eſt remplie d'infirmité, que lorſqu'elle a accouché, elle a une perte de ſang utérine plus ou moins grande, ſuivant les circonſtances qui ont accompagné l'accouchement, que les mammelles & la matrice s'engorgent ſucceſſivement, que ces premieres fourniſſent du Lait, & la matrice un écoulement de matiere plus ou moins blanc, & finalement que la Femme ne reprend ſon embonpoint, que dans l'allaitement & l'écoulement des lochies : ainſi quand des circonſtances particulieres exigeront qu'on faſſe paſſer le Lait, on ſe comportera, comme il eſt dit, ci-deſſus.

Mais, ſi l'attraction du Lait eſt impraticable, & que nonobſtant les ſecours ci-deſſus, les mammelles s'engorgent toujours plus, & deviennent tendues; alors, on fai-

ra obſerver une diete plus ſévere, & on faira appliquer des anodins ſur ces parties : C'eſt par ce moyen que le Lait ſort ordinairement avec abondance des mammelles ; qu'il en paſſe une très-petite quantité dans le ſang, & que la malade éprouve le plus grand ſoulagement.

Que la Femme veuille nourrir ou non, on ſera attentif, dès que les mammelles commenceront à fournir le premier Lait, de préſenter avec précaution l'Enfant à la mammelle, où bien d'employer les topiques propres à remplir la même indication : Ce premier Lait tiré par l'Enfant, eſt un remede pour lui très-ſalutaire, & une ſource ouverte aux incommodités qu'il procure à la mere lorſqu'il eſt répercuté ou qu'on le fait réſoudre.

La Femme, aura donc, un double avantage en donnant le premier Lait. En premier lieu, elle aura le temps de prendre connoiſſance & amitié pour ſon Enfant, & en ſe-

cond lieu, elle se débarrassera d'un Lait toujours fort à craindre dans ses effets funestes ; lorsqu'il rentre dans le torrent de la circulation.

Nous croyons avoir démontré l'intérêt personnel que les Femmes ont de nourrir, ou de faire passer leur Lait méthodiquement ; examinons maintenant, quelle est la route que le Lait prend lorsqu'il rentre dans le sang, & nous verrons ensuite le traitement que les Femmes doivent suivre lorsqu'elles ont accouché.

On sait que pendant le travail de l'accouchement, toutes les parties du bas-ventre qui avoient souffert extensions conjointement avec la matrice, reviennent sur elles mêmes, & reprennent leur volume naturel, que les muscles de la respiration viennent à leur secours, & que ce méchanisme dure tout le temps que ce viscere est en action, pour se délivrer du fardeau de la conception. Cela posé, quand cette partie est en vacuité, les Vaisseaux

utérins, qui par une ſage précaution de la nature, y ſont diſpoſés en zigzag, pour en permettre l'extenſion, reprennent leur premier arrangement; & ſi cela n'arrivoit pas, la Femme périroit d'hémorragie.

Or, il eſt ſenſible que la matrice reçoit plus ou moins de ſang, ſelon que les Vaiſſeaux utérins, s'étendent en plus ou moins grand nombre, & il faut que cela ſoit ainſi, pour que l'Enfant ne reçoive du ſang qu'autant qu'il lui en faut, pour ſa nourriture & ſon accroiſſement.

La diſpoſition de ces Vaiſſeaux n'eſt plus la même après l'accouchement, elle ne leur permet plus de porter dans la matrice la même quantité de ſang, les racines veineuſes, qui répondoient au placenta, s'y dégorgent & forment la perte en rouge qu'on appelle vuidanges, qui eſt bientôt ſuivie de la perte en blanc, qu'on ap-

pelle lochies. Il ne faudroit pas confondre cette derniere perte avec la matiere Laiteuſe, qui peut découler de cette partie. Ce fait eſt accidentel; les dépôts Laiteux peuvent également percer dans le bas-ventre & cauſer la mort à la Femme, ce qui n'arrive que trop ſouvent.

La perte en blanc, n'eſt autre choſe que de la lymphe mêlée de quelque peu du pus, qui réſulte du débris des Vaiſſeaux, dont l'uſage étoit de tranſmettre au placenta & aux membranes, les humeurs deſtinées pour la nourriture & l'accroiſſement de l'Enfant, ce n'eſt donc pas du Lait, comme l'ont prétendu la plûpart des praticiens, qui ſans regarder les choſes d'aſſez près, ont crû ingénument que chez les Femmes qui ne nourriſſent pas, le Lait prennoit ſon iſſue par la matrice, comme par les mammelles! rien de plus faux! La nature pendant la groſſeſſe s'habitue à

porter dans ce viſcere la quantité de ſang, & de lymphe qu'il faut pour l'Enfant, & le placenta en eſt l'entrepôt, de façon qu'après l'accouchement tous les Vaiſſeaux deſtinés à cet uſage, reſtent plus ou moins béants, ſelon que la matrice eſt plus ou moins contractée, & laiſſent échapper les liqueurs qu'ils contiennent & qui y ſont verſées : ces liqueurs ſont plus ou moins abondantes, à raiſon de la pléthôre qui arrive relativement à ce viſcere, lorſque le Lait n'eſt point ſéparé dans les mammelles : où qu'en étant ſéparé, il rentre dans le ſang.

Il en eſt ici de même que dans l'application des veſſicatoires, les Vaiſſeaux qui répondent au chorion & au placenta, lors de la ſéparation de ces parties, ſont détruits & laiſſent autant de petites plaies ouvertes, par leſquelles ſe fait un écoulement d'humeurs ſemblable à celle des brûlures ſuperficielles, de ſorte que, ſi on en fait la com-

paraiſon, on y obſerve exactement la même conſiſtance & la même odeur; donc que les lochies ne ſont autre choſe qu'une lymphe puriforme, dont la matrice s'étoit engorgée. (*a*)

Je conviens pourtant que le Lait rentrant dans le ſang, par quelle cauſe que ce puiſſe être, peut prendre ſon iſſue par les Vaiſſeaux de la matrice; cela doit arriver d'autant plus facilement, que ce viſcere eſt dans un état malade après l'accouchement & très-diſpoſé à s'engorger; mais lorſqu'une Femme ſe ſert des moyens que la

---

(*a*) On pourra m'objecter que le pus ne ſe forme jamais ſans douleur, & que l'écoulement des lochies en eſt exempt : on auroit raiſon dans quelques circonſtances, mais dans l'accouchement, les Vaiſſeaux utérins ne ſouffrent point de ſolutions de continuité, & d'ailleurs, il y a une infinité de cas, où malgré la ſolution de continuité, le pus ſe forme ſans douleur, tels ſont les abcès critiques qui ſurviennent dans les maladies inflammatoires, & les fleurs blanches qui arrivent à la ſuite des lochies.

pratique indique, le Lait ne prend point cette route, & elle est exempte de bien des maux que cette réinvaſion peut lui procurer; cependant, lorſqu'il arrive une criſe pas cette voie, qu'elle n'eſt point interrompue, & qu'elle ne ceſſe que lorſque les mammelles ne ſéparent plus du Lait, on eſt ſûr alors, qu'une Femme a échappé à l'orage. On ne doit rien faire pour détourner la nature dans cette opération, on en agira de même lorſque la criſe ſe faira par un autre endroit; car, par ce moyen, la Femme peut être délivrée de cette maladie.

La perte ſanguine, arrive dans l'endroit de la matrice où étoit attaché le placenta, & elle n'a lieu ordinairement que les premiers jours de l'Accouchement; dans les ſuites les Vaiſſeaux qui la fourniſſent, s'affaiſſent & ne laiſſent plus ſuinter qu'une ſéroſité qui ſe mêle à l'humeur lymphatique, qui découle des Vaiſ-

ſeaux qui aboutiſſoient au chorion, & cet écoulement blanc, dure tout le temps que la matrice eſt engorgée, & que les petites ulcérations qui réſultent de la ſéparation du placenta & du chorion exiſtent.

On voit par-là, que lorſque les choſes ſe paſſent naturellement; le Lait ne prend point ſon iſſue par la matrice, que ce viſcere étant en contraction, reçoit moins de ſang que pendant la groſſeſſe, qu'il arrive une pléthôre univerſelle à la ſuite de laquelle les mammelles ſe gorgent, & que cet engorgement & celui de la matrice, ne ceſſent que lorſque l'excrétion du Lait ſe fait, & les lochies arrivent.

Cette perte eſt plus ou moins longue, ſuivant le tempérament des Femmes, & les circonſtances qui ont accompagné l'Accouchement; nous voyons quelquefois, qu'elle ſe prolonge juſqu'à un nouvel Accouchement, tout de même que nous voyons des Femmes aux-

quelles elle tarit dans peu de jours : l'état & la maniere de vivre reglent pour l'ordinaire cette évacuation.

Plus les vuidanges sont considérables, plus elles durent & moins la Femme a du Lait. Il en est de même des menstrues, lorsqu'elles arrivent aux nourrices, la secrétion du Lait cesse, où si elle se fait, c'est dans des Femmes sanguines, & en très-petite quantité : On doit regarder cet événement, comme un symptôme avant-coureur de la disparition du Lait : en effet, lorsque cette perte arrive, le Lait devient séreux & peu nourrissant. C'est alors le cas de sévrer l'Enfant, ou de lui donner une autre nourrice.

Les Femmes n'ont donc du Lait, que lorsque le sang est porté en plus grande quantité qu'à l'ordinaire aux mammelles ; car, quand ces filtres n'en reçoivent que pour leur nourritures, elles n'en ont pas. Il résulte de-là, que cette secrétion est toujours relative à la perte qui suit l'accouchement,

l'accouchement, & à celles qui, dans l'état ſain, arrive tous les mois.

Le vrai & bon Lait ne ſe forme qu'à la ſuite des vuidanges qui ſe font après l'accouchement. Celui qui ſe ſépare, lors de la ſuppreſſion des menſtrues ne convient point à la nourriture & à l'accroiſſement de l'Enfant; c'eſt un Lait ſéreux, qui n'a aucune conſiſtance, & qui lui feroit plutôt préjudiciable s'il en faiſoit ſa nourriture; en un mot; le vrai Lait eſt celui qui ſuit l'enfantement, & qui vient à la Femme au temps qu'il faut pour fournir la ſubſiſtance à ſon Enfant.

Lors, donc, que le cas exige qu'on faſſe paſſer le Lait à une Femme, dans quel temps que ce ſoit, ſi l'on voit la nature diſpoſée à agir efficacement, on doit regarder la circonſtance comme des plus heureuſes, & on ne doit point agir de crainte de la troubler; ſi l'on voit au contraire, qu'elle ſe refuſe à ce ſecours, que la fiévre arrive

avant le temps ordinaire, & que les mammelles au lieu d'enfler se flétrissent, en pareil cas, on a tout lieu de craindre les effets d'une pléthôre universelle.

Mais lorsqu'à la suite de la fiévre de Lait, les mammelles s'engorgent avec douleur, que la secrétion du Lait ne s'y fait pas, & qu'elles n'y sont même pas disposées, on aura recours aux remedes indiqués dans la pléthôre, ce sont les seuls en état d'opérer une détente & d'aider la secrétion du Lait. Si, nonobstant tous ces secours, la douleur augmente & que la fiévre se déclare, on aura lieu de craindre quelqu'abcès dans les mammelles; pour l'ordinaire, ce symptome ne dure que jusques au temps que la suppuration est bien établie, & que l'ouverture de l'abcès est faite, soit par art, soit naturellement: A cette ouverture succéde le calme & la secrétion du Lait plus ou moins abondante. C'est le

temps alors de travailler à dissiper le Lait, de la façon que nous l'avons dit, il n'y a que ce parti à prendre pour éviter que son reflux dans le sang ne fasse du ravage. On observera donc de le faire tirer avec douceur, sans causer autant qu'on peut, ni tiraillemens, ni secousses: Les petits chiens, qu'on emploie à cet usage, sont trop fatiguans, ils excitent des douleurs par leur secousses; on ne doit s'en servir que lorsque les mammelles sont souples, & qu'elles sont exemptes de ce symptome, à moins qu'on soit dépourvu de tous les secours qu'on peut employer dans cette occasion.

J'ai avancé qu'un Lait, qui rentroit dans le sang, ne s'y mêloit jamais exactement; les dépôts & les abcès Laiteux; qu'on voit survenir à la suite des couches, le prouvent évidemment: On n'a qu'à jetter les yeux sur la circulation pour voir que ce que je dis, est vrai;

d'ailleurs, la pratique en fournit tous les jours des exemples incontestables. J'en aurois une infinité à rapporter pour appuyer mon opinion; mais chacun en a de vers soi assez fréquemment pour m'être garant d'un fait, où la démonstration enleve tous les doutes.

J'ajoute contre l'opinion commune, que les dépôts Laiteux arrivent également aux extrêmités supérieures, comme aux inférieures, & je pourrois même dire, qu'ils s'y font assez facilement; j'en ai vû d'un volume extraordinaire, où le tissu cellulaire étoit détruit dans toute l'étendue du bras, qui se sont ouverts aux environs du coude par une ou plusieurs crévasses, au moyen desquelles les déjections Laiteuses se sont faites, & leur amas a disparu, comme par enchantement; ce que j'ai trouvé de singulier, c'est, que le tissu cellulaire, qui paroissoit également détruit, dans toutle bras, fut réproduit & les ouvertures cica-

triſées en très peu de temps. J'ai remarqué que ces dépôts arrivoient principalement aux Femmes, qui avoient des crévaſſes ou des écorchures aux mammelons, dans ce cas, elles refuſent de donner à têter, pour s'épargner les douleurs que l'attraction leur cauſe, & c'eſt, d'où vient, que les Vaiſſeaux des mammelles ſe gorgent, ſe crévent, & bientôt ceux des aiſſelles & de tout le bras, ſi on néglige de faire tirer le Lait; or, je préſume, que quand cela arrive, le Lait ne parcourt point le torrent de la circulation, comme lorſqu'il ſe dépoſe aux extrêmités inférieures; il s'en fait, au contraire, des collections aux environs des mammelles, qui s'infiltrent de cellules en cellules dans le tiſſu cellulaire, qui eſt ſous la peau, & qui forment les dépôts Laiteux dont il eſt queſtion. Les compreſſions que les Femmes font au-tour de leur corps, & le peu de réſiſtance qu'offre le tiſſu cellulaire

qui eſt ſous la peau des extrêmités ſupérieures, déterminent le Lait à s'y dépoſer; il y a, d'ailleurs, une communication du tiſſu cellulaire qui enveloppe la mammelle, avec celui qui eſt ſous la peau du bras qui favoriſe ces ſortes des dépôts.

Quand le Lait repaſſe dans le ſang, les dépôts Laiteux arrivent alors plus fréquemment au tronc & aux extrêmités inférieures qu'aux ſupérieures; ils ſe forment d'autant plus facilement aux inférieures, que le retour du ſang ne s'y fait point en raiſon de la vîteſſe, avec laquelle il y eſt porté, c'eſt d'où viennent les infiltrations & les dépôts Laiteux en ces parties. J'ai vû conſtamment, que lorſqu'ils étoient fixés & ouverts, ſi leur ſituation le permettoit, la guériſon en étoit prompte & facile. J'ai de plus obſervé que lorſque les dépôts ſe faiſoient à des parties eſſentielles à la vie, rarement les Femmes en échappoient & que les ravages qu'ils

causoient journellement, paroissoient sous tant de formes différentes, qu'il étoit souvent impossible d'y remédier.

D'après cette dissertation, les Femmes peuvent se convaincre, qu'il est très-important de nourrir leurs Enfans. Par-là, elles s'acquittent du devoir de mere, & elles ont l'avantage de prévenir des maux très-dangéreux.

Je suis prévenu qu'on regardera comme systématique, la plûpart des choses que j'avance dans ma dissertation, mais lorsqu'on faira bien attention à la route des liquides; on verra que la matrice ne sépare pas du Lait, & qu'elle n'en reçoit qu'accidentellement, comme la partie la plus disposée à s'engorger immédiatement après l'accouchement.



Traitement de la Femme en couche.

Immédiatement après qu'une Femme a accouché, on nettoye les parties enſanglantées avec de l'eau tiede, dans la belle ſaiſon & avec de l'eau chaude, pendant le froid, on les eſſuye bien, & on couvre les parties naturelles d'un linge chaud; cela fait, on lui rapproche les cuiſſes, & on la laiſſe dans ſon lit de miſére environ une bonne heure: Pendant cet eſpace de temps, on eſt dans l'uſage de lui faire prendre quelque aliment reſtaurant; mais, à mon avis, un bon bouillon vaut mieux que tout ce qu'on peut lui donner, ſur-tout, lorſque la perte, qui ſuit l'accouchement eſt un peu forte: c'eſt elle qui doit ſervir de regle pour la nourriture de la Femme en couche.

Pour l'ordinaire, quand le travail d'enfantement eſt long & laborieux, la Femme a une propen-

ſion au ſommeil : Quelquefois même dans l'accouchement le plus heureux, & celui qui ſe fait en moins de temps poſſible ; en pareil cas, il ſeroit toujours dangereux de la laiſſer dormir, on en ſent les conſéquences : il faut attendre un temps convenable, la perte, qui ſuit l'accouchement, eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'elle ſeroit augmentée ſi on lui permettoit le ſommeil ; dans cet état de repos, les Vaiſſeaux utérins ſe relâchent, le ſang ſort avec plus ou moins d'abondance de la matrice, & la Femme perd ſouvent la vie en très-peu de temps ; il eſt donc eſſentiel, de ne permettre à la Femme en couche de dormir, que lorſque les vuidanges ſont dans l'ordre naturel : le manque à ce précepte, eſt cauſe de la mort de beaucoup de Femmes, qu'on auroit pû ſauver.

Lorſqu'on n'a plus à craindre que le remuement de la malade puiſſe lui être préjudiciable, on la chan-

ge d'habillement, & on la porte dans ſon lit, qu'on a eu ſoin d'échauffer, ſuivant la ſaiſon, & ſuivant les circonſtances qui accompagnent l'accouchement : On ne doit point la laiſſer marcher dans la crainte qu'il lui arrive une deſcente ou un renverſement de matrice, comme cela n'arrive que trop ſouvent. On lui renouvelle au temps qu'il faut l'application des linges chauds, ſur le ſein & ſur le ventre, & on lui inſpire d'attendre patiemment la fiévre de Lait, & d'obſerver un peu de régime pour en prévenir les effets.

Il n'arrive rien de fâcheux à la Femme qui ne s'écarte pas de cette conduite ; les ſueurs, qui ſont une ſuite de l'accouchement heureux, ſont conſidérables, le Lait arrive de très-bonne heure, l'Enfant tête en proportion, & les mammelles entrent en peu de jours dans l'état de ſoupleſſe qui leur eſt naturel.

La Femme qui ne nourrit pas,

doit non-ſeulement obſerver ce que je viens de dire ; mais elle doit encore uſer de tous les moyens poſſibles pour prévenir les ravages du Lait ; elle remplira cette indication, en obſervant un peu de diete avant la fiévre de Lait, comme potages, bouillons dégraiſſés, &c. Quand à la boiſſon, elle pourra faire choix, d'une ptiſanne de chiendent ou de telle autre, propre à remplir les vûes qu'on doit ſe propoſer en pareil cas, dont elle boira abondamment. En attendant que la fiévre arrive, on pourra donner quelques lavemens anodins & émolliens ſi la Femme eſt conſtipée, & qu'elle n'aille pas à la garde-robe, ou qu'elle y aille avec peine.

Le ſecond ou le troiſieme jour après l'accouchement, la fiévre paroît ; quelquefois, elle arrive plus tard, & ſouvent, elle ſe réduit à ſi peu de choſe, que la Femme ne s'en apperçoit pas. Elle s'annonce par un mal de tête plus ou moins

considérable, une élevation dans le pouls, des picotemens aux mammelles, & quelquefois dans tout le corps, un abattement dans les membres, & un dégoût pour les alimens; si on n'étoit prévenu que cela doit arriver, on seroit alarmé & on auroit lieu de regarder ces symptomes, comme très-fâcheux: Mais il est souvent des Femmes auxquelles ils disparoissent presqu'aussi vîte qu'ils se montrent, &, dans ce cas, les mammelles rendent du Lait abondamment, & les lochies coulent à proportion.

Le temps de la fiévre de Lait, étant passé, le pouls & généralement toute l'habitude du corps tombent dans le relâchement; les sueurs & les lochies sont plus abondantes, la fiévre, qui auroit bientôt affligé la Femme & les parens, disparoît à vûe d'œil & le calme succéde. Dans cette occurrence, il ne faut rien faire qui puisse empêcher la nature d'agir; on doit, au contraire

traire aller à ſon ſecours, & n'accorder à la Femme qu'une diete ſuffiſante pour en entretenir les forces & maintenir les parties dans l'état de ſoupleſſe, qui convient aux fonctions naturelles.

La Femme, dans cet état, doit reſpirer un air, qui ne ſoit, ni trop froid, ni trop chaud : on doit avoir ſoin de le renouveller de temps en temps, dans l'appartement, & de le tempérer ſuivant la ſaiſon : car c'eſt de-là, que viennent la plûpart des maladies qui enlevent les Femmes en couche. On penſe, communement, qu'une plus grande chaleur procure aux Femmes en couche, un rétabliſſement plus prompt; mais cette pratique eſt pernicieuſe, elle eſt d'ailleurs démentie par l'expérience, qui nous enſeigne que les couches en hyver, ſont plus heureuſes & plus exemptes d'accidens, qu'en été.

Après la fiévre de Lait, on mettra la Femme à l'uſage des lave-

mens, qu'on rendra laxatifs, lorſque le cas l'exigera : on pourra les réitérer deux fois par jour juſqu'à la terminaiſon des lochies, & à la diſparition du Lait ; par leur moyen on procure une détente dans les viſceres du bas-ventre, & le Lait ſe fraye ſouvent une voie par laquelle la nature s'en débarraſſe.

Pour entretenir les lochies, on faira des embrocations ſur le ventre, avec quelqu'huile chaude ou des fomentations émollientes & anodines : on en faira de même ſur le ſein, ou ce qui ſera moins embarraſſant & plus ſimple, l'on y appliquera des linges chauds ; les linimens & les huileux dont on ſe ſert quand les mammelles ſont dures, & douloureuſes, ne peuvent être préjudiciables, pourvu qu'on les applique chaudement. Les compreſſions, l'application des aſtringens & les herbes odoriférentes, ne doivent jamais être miſes en uſage, elles ſont plutôt contraires qu'avan-

tageuſes, dans ces circonſtances; les compreſſions qu'on fait autour du ventre avec des ſerviettes, ne ſont pas moins préjudiciables que celles qu'on fait ſur le ſein, dans les vûes d'empêcher la ſecrétion du Lait; la matrice peut en être meurtrie, & par-là, les lochies être dérangées. Il ne faut donc jamais employer de compreſſions, ni ſur le ventre, ni ſur le ſein; on doit ſeulement, quand le cas l'exige, faire une des applications que j'ai indiqué.

Si pendant la fiévre de Lait les choſes ſe paſſent heureuſement, on pourra donner à la Femme, une ou deux ſoupes les premiers jours, & une petite nourriture, qu'on augmentera inſenſiblement ſuivant l'état des mammelles, juſques au temps qu'elle ſe propoſera de faire ſa ſortie. Les Femmes du bas peuple, dans quelle ſaiſon de l'année que ce ſoit, font leurs ſorties le neuvieme jour après avoir accouché, & pour l'ordinaire rien ne

leur arrive. Ce fait eſt ſi conſtant, que les Femmes en couche, qui ne nourriſſent pas, ne devroient jamais le perdre de vûe ! pour celles-ci, on aura égard à la ſaiſon, au tempérament & à leur état; dans la belle ſaiſon, ſi la Femme eſt forte & vigoureuſe, elle pourra faire ſa ſortie le neuvieme ou quinzieme jour après ſes couches, ſi elle les a eues heureuſes: étant, au contraire, d'une complexion délicate, elle ne ſortira que lorſque ſes forces le lui permettront, & qu'elle ſera bien rétablie; en attendant ce temps, elle pourra vaquer à ſes affaires domeſtiques, & reſpirera tout autre air que celui de ſa chambre.

Les Femmes des grands Seigneurs & la plûpart de celles du moyen état, ſont dans l'uſage de reſter ſi long-temps reſſerrées que bien ſouvent l'ennui les ſaiſit, trouble leur digeſtion & elles dépériſſent à vue d'œil. Elles ſeroient

exemptes de ces viſſiſcitudes, ſi elles faiſoient leur ſorties dans la quinzaine d'après leurs accouchemens ; il y a des Praticiens qui diſent, que la ſortie eſt prématurée à ce temps, & que le plus ſouvent, c'eſt une cauſe de dépôts Laiteux. Mais l'expérience nous aſſure du contraire ; car ces ſortes de maladies arrivent plus fréquemment aux Femmes de condition, qu'à celles du peuple ; ainſi une Femme peut ſortir de ſes couches lorſque la ſecrétion du Lait ſe fait bien, c'eſt-à-dire, que les mammelles en fourniſſent en ſuffiſance & que les lochies coulent à proportion. On doit, au reſte inſpirer à la Femme en couche beaucoup de gaïeté ; les paſſions de l'ame lui feroient contraires, les perſonnes qui l'environnent doivent, donc, être circonſpectes dans leurs propos.

Peu de temps après que la Femme eſt dans ſon lit, que les vuidanges ſont bien établies, elle peut

dormir ſi elle en a envie ; la fiévre qui arrive deux ou trois jours après, eſt quelquefois ſi forte qu'elle l'en empêcheroit ; elle profitera donc de ce temps, ni ayant rien qui rétabliſſe les forces comme le ſo nmeil ; la fiévre de Lait étant paſſée, elle pourra s'y livrer toutes les fois que la nature le demandera.

Au bout de quelques jours que la Femme a accouché, elle demande avec empreſſément qu'on la peigne ; on peut le permettre après le huitieme jour, pourvu qu'on le faſſe avec précaution ; quelquefois, elle eſt ſi accablée de ſueurs, qu'elle demande auſſi qu'on lui change de linge. Cette criſe eſt d'autant plus déſirable, qu'elle eſt avantageuſe : on doit être ſoigneux à l'entretenir par une boiſſon abondante & diaphorétique, & ne rien faire qui puiſſe la déranger, pas même, donner des lavemens, & encore moins permettre que la Femme change de linge. Quand la

ſueur eſt ſi abondante, qu'elle eſt inſupportable, en pareil cas, on paſſe une chemiſe chaude ſur la mouillée, & on ne retire cette derniere, que lorſqu'elle eſt échauffée de châleur naturelle: Lorſque la Femme eſt conſtipée, on profite de cette circonſtance pour lui donner un lavement. Les ſueurs étant paſſées, on pourra réitérer ce remede, toutes les fois qu'il ſera indiqué; il y a une regle générale de laquelle on ne doit point s'écarter à ce ſujet, c'eſt de ne s'en ſervir que lorſque la nature n'agit pas: car quand la Femme en couche fait bien ſes fonctions, on ne doit la provoquer par aucun remede: il eſt un temps cependant, où les lavemens ſont d'un grand ſecours; par leur moyen, on tient le ventre libre, & on ouvre une voie à l'excrétion du Lait.

Les Auteurs qui ont écrit ſur les accouchemens, ne ſont pas d'ac-

cord ſur le temps où l'on peut administrer la ſaignée & la purgation à la Femme en couche : les uns veulent qu'on ſaigne dix-huit ou vingt-quatre heures après l'accouchement, les autres ſont d'un avis contraire & penſent que cette méthode eſt non-ſeulement mauvaiſe; mais qu'elle peut avoir des ſuites fâcheuſes : cependant ſi l'on conſidere les effets de la ſaignée, on verra qu'en général leur façon de penſer, n'eſt point d'accord avec l'expérience, & que ce remede eſt toujours bienfaiſant dans les cas où il y a pléthôre, il eſt queſtion de l'employer à propos. Sur cet article les Femmes conſulteront leur Médecin ou leur Accoucheur. Si elles en ſont dépourvues, elles pourront ſans riſque ſe faire ſaigner ſur la fin des vuidanges, c'eſt-à-dire, vingt-quatre heures après ou environ qu'elles auront accouchés, par-là, elles préviendront la violence de la fiévre de Lait & la ſuppreſſion des

lochies ; on obſervera que plus cette évacuation eſt conſidérable, moins la fiévre eſt forte & moins la Femme a du Lait ; quand aux purgatifs, on faira choix des moins irritans & on en faira uſage vers la fin des lochies, où à leur ceſſation, ſans avoir égard au temps. On prévient par leur moyen les dépôts Laiteux, qui pourroient arriver lorſque les mammelles ſéparent encore du Lait. Quand les menſtrues arrivent, c'eſt une preuve, que les choſes ſe paſſent ſelon l'ordre naturel : les purgatifs ſont alors contre-indiqués, il faut attendre que cette perte aye ceſſé. Voilà je penſe, la derniere choſe que la Femme en couche a à conſidérer ; ces preſcriptions ſont ſi recommendables, que j'ai appris aux écoles de chirurgie & par ma propre expérience, que les Femmes en couche, qui ne s'y conformoient pas, étoient expoſées aux plus grands dangers. Paſſons, actuellement à une méthode pour inocu-

ler la petite vérole, puisqu'il est démontré par l'expérience qu'il meurt infiniment moins d'Enfant en pratiquant cette opération, qu'en laissant agir la nature.



MÉTHODE

D'inoculer la petite Vérole.

ENtre les moyens dont on s'est servi, on a employé avec un égal succès les vessicatoires & l'incision; ce dernier moyen a eu la préférence, non-seulement, parce qu'il est plus simple; mais parce que l'ulcere qui en résulte est plus petit & de plus facile guérison: on peut cependant se servir de l'une ou de l'autre méthode indifféremment; car outre que l'application des vessicatoires est moins effrayante, les suites n'en sont pas moins heureuses.

Il y a trois choses à observer pour pratiquer l'inoculation de la petite Vérole avec succès; la premiere, consiste à se procurer un pus loua-

ble & de bonne qualité ; la ſeconde, la maniere de l'introduire, & la troiſieme, au traitement qu'on doit ſuivre.

Avant d'en venir à l'opération, on fait choix de la ſaiſon, du ſujet, & de la matiere varioleuſe. A l'égard de la ſaiſon, il n'y en a pas de plus favorable que le printemps : cependant, on peut inſérer cette maladie dans tous les temps de l'année, excepté dans les grandes châleurs & les grands froids. Quant au choix du ſujet qu'on veut inoculer, on doit conſidérer, s'il eſt ſain, jeune & aſſez robuſte pour réſiſter à cette opération. Il eſt toujours déſagréable de l'entreprendre lorſqu'on a quelque ſoupçon ſur la conſtitution du malade ; on ne ſera pas moins ſoigneux ſur la matiere varioleuſe, il faut que le ſujet ſoit non-ſeulement ſain ; mais que la petite Vérole dont on fait choix, ſoit diſcréte, belle autant qu'il eſt poſſible, les puſtules en petit nombre, & qu'elle

qu'elle ſoit exempte de ſymptomes fâcheux.

Toutes ces choſes étant conſidérées, on pourra procéder à l'inoculation, pour cela, lorſque les puſtules de la petite Vérole ſeront exemptes d'inflammation à leur baſe, & que le pus ſera bien formé; on enfilera une groſſe aiguille de pluſieurs fils de charpi ou du coton; on en lardera enſuite les puſtules dont on a fait choix auparavant, c'eſt-à-dire, on les percera d'outre en outre, & les fils qui ſuivront s'imbiberont du pus qu'elles renferment: on réitérera la même opération juſqu'à ce que les fils ſoient bien imbus de la matiere varioleuſe: on pourra également percer les puſtules & remuer les fils dans le pus qui en ſort. On en coupe enſuite des longueurs d'environ un pouce, & on les enferme dans une boëte; au défaut de pus frais, on ſe ſert de croutes varioleuſes qu'on conſerve dans des bouteilles bien bou-

chées : On les met en poudre lorſqu'on veut s'en ſervir & on en ſaupoudre la plaie.

On peut enſuite employer les fils, ou les croutes au bout de ſix mois ; mais pour plus grande ſûreté, on prépare des fils pour s'en ſervir d'une ſaiſon à l'autre, ou ce qui eſt encore mieux, immédiatement après les avoir imbibés, ſi on le peut. Les fils étant préparés, on travaille à l'inſertion quand l'occaſion ſe préſente, & pour être ſûr de la réuſſite, on prépare le ſujet au moins quinze jours avant l'opération par un régime convenable à ſon tempérament ; il n'eſt pourtant pas ſans exemple, qu'on aye pratiqué cette opération avec ſuccès ſans préparation : A cet égard, le conſeil du Médecin ſera toujours fort à propos. Les ſaignées, les purgations, les lavemens, les bains & la façon de vivre, ſont d'un grand ſecours pour rendre l'éruption bénigne. C'eſt de-là que dépend le

ſuccès de cette opération. On doit autant qu'on le peut, la mettre en pratique depuis l'âge de cinq ans, juſques à vingt, on le peut également dans les autres âges ; mais les ſujets exigent une préparation plus ſcrupuleuſe.

La préparation étant finie, on fait avec un Biſtouri ou une Lancette, une légere inciſion, longue d'environ un demi pouce à la partie moyenne externe de chaque bras, à côté de l'inſertion du muſcle deltoide : elle feroit le même effet à toute autre partie du corps ; mais on a obſervé que dans celle-ci, la guériſon en étoit plus facile & plus prompte : On pourroit abſolument faire une ſeule inciſion ; elle ſeroit ſuffiſante & les panſémens plus ſimples. L'inciſion faite, on place une longueur de fil, ou deux, ſi on le juge à-propos dans la plaie, ou on la ſaupoudre de poudre de croutes varioleuſes ; on la couvre d'un plumaſſeau, & d'un emplâtre de

Diapalme ou de Diachilon gommé, & on entoure la partie d'une compreſſe, qu'on arrête par quelques tours de bande en l'employant de bas en haut. Lorſqu'on appliquera cet appareil, on obſervera que la plaie ne ſaigne plus, quand on placera les bouts de fils : avec cette attention, on ſera plus ſûr de ſon éfficacité. On ne leve cet appareil que deux ou trois fois vingt quatre heures après ; au bout de ce temps, on peut renouveller le même panſément, ſi on a quelque ſoupçon ſur le ſuccès de l'inſertion : on a ſoin dans les ſuites de couvrir le plumaſſeau d'un digeſtif, & on continue de même juſques à la fin de la guériſon, ou autrement, ſelon que l'état de la plaie l'exige : au reſte, il importe fort peu quel moyen qu'on emploie pour inoculer, pourvu qu'on faſſe paſſer le vice variolique dans le ſang.

Les ſymptomes de la petite Vérole arrivant ; tels ſont, pour l'or-

dinaire, des friſſons, des baillemens, la fiévre, des douleurs de tête, des abattemens, quelquefois douloureux dans les membres, des nauſées, des vomiſſemens, des aſſoupiſſemens, des convulſions, des délires, des ſueurs plus ou moins abondantes, & autres particularités qui ne ſe rencontrent pas conſtamment : on redoublera de ſoins : on ſupprimera le peu de nourriture qu'on avoit pu permettre au malade juſques à ce temps ; & on le mettra à un régime plus ſévere. Quelquefois les ſymptomes de cette maladie, ſont ſi légers qu'on auroit de la peine à croire que ce fut la petite Vérole ; ſi cette épidémie ne regnoit dans un pays, ou ſi on n'avoit communiqué cette maladie par inſertion. A cet égard, on conſultera les Auteurs qui en ont traité : on ne donnera pour tout remede qu'un peu de Cordial pour aider l'éruption des puſtules, & pour tout aliment, que du bouillon & de la ptiſanne

de chiendent ou telle autre convenable à l'état du malade : on lui faira reſpirer un air tempéré, & on le tiendra au lit le moins qu'on pourra ; c'eſt par ce régime de vivre qu'on préviendra les ſymptomes les plus à craindre.

Lorſque la ſuppuration des puſtules eſt bien établie ; on pourra faire prendre au malade quelques ſoupes de riz ou autres grains, & du fruit cuit : on ne changera point la boiſſon à moins que le malade en fut dégoûté. Lorſque les puſtules de la petite Vérole ſont à leur terminaiſon ; qu'elles ſéchent & que le le malade eſt exempt de ſymptomes ; on lui permet alors, un peu plus de nourritures ; & quand elles ſont bien déſſéchées, on le purge & on le remet inſenſiblement à ſa façon de vivre ordinaire. Quelquefois le cas exige qu'on réitére la purgation, & d'autre fois qu'on le ſaigne ; c'eſt ſuivant les occaſions qu'un Praticien doit ſe régler.

Je n'ai fait ce petit Abrégé que pour l'utilité des gens de la campagne, y en ayant le plus grand nombre, qui, quoique très-inſtruit de la petite Vérole, ne le ſont pas aſſez ſur la Méthode d'Inoculer cette maladie ; j'oſe donc me flatter qu'on ne me ſaura pas mauvais gré d'en avoir ajouté un précis à ma diſſertation, d'autant mieux que les choſes utiles ne ſauroient être trop agitées.

FIN.

APPROBATION.

JE soussigné Médecin aggrégé en la faculté de Médecine de cette Ville, & ancien Professeur d'anatomie, atteste avoir lu un ouvrage intitulé : *Avis aux Femmes en couche, pour éviter les ravages du Lait, &c.* & y avoir trouvé des vues utiles qui peuvent détruire les erreurs où l'on est sur cette matiere. En foi de quoi, à Avignon le 20 Janvier 1773. *Signé*, PENNIER DE LONGCHAMP.